

PAUL VERCHÈRES

# Fiono l'Italien



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-030

## **Fiono l'Italien**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 563 : version 1.0

# **Fiono l'Italien**

Collection *Guy Verchères*  
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

Guy Verchères étendit le bras vers le cendrier sur le pupitre de l'inspecteur Belœil, chef de l'escouade des homicides de la police provinciale.

Il secoua sa cendre en souriant.

— Comme ça, Belœil, tu ne me crois pas ?

Belœil fronça les sourcils et fit un geste d'impatience.

— Certainement que je ne te crois pas ! Comment pourrais-je te croire ? Tu me mens avec la plus grande effronterie.

Guy Verchères se prit un air peiné.

— Belœil ! Tu n'es pas juste !... Je ne te mens pas. Je te dis, tout simplement que je ne sais rien de ce vol. Il a été commis, je n'ai aucun alibi pour cette période de temps où l'on subtilisait les bijoux de notre amie madame la ministresse, si je

puis me permettre un mot manquant autant d'élégance !

Belœil frappa sur le pupitre, du plat de sa main.

– Ça suffit, Verchères. En plus de me mentir, ne te paie pas ma tête...

– Moi ? Me payer ta tête ? Tu n'es pas sérieux ?

– Tout le vol porte les traces évidentes de ton travail...

– Mais pas une seule preuve contre moi...

Belœil pencha la tête, rouge.

– Il n'y a aucun doute dans mon esprit que c'est toi qui a commis le forfait.

Verchères se leva en souriant ironiquement.

– Alors, mon cher Belœil, cessons la comédie. Si tu es sûr de ton opinion, arrête-moi, fous-moi dans la cagnole, et cesse d'en parler.

Belœil étendit les deux bras devant lui, en un geste d'impuissance.

– Tu sais fort bien, Guy, que je ne peux pas

t'arrêter, que je n'ai pas de preuves légales.

Guy était debout devant le pupitre.

Son paletot sur le bras, son chapeau à la main, il tapotait, de l'autre main, de ses doigts libres, le verre épais disposé sur le pupitre de Belœil pour en protéger le fini.

Il regardait Belœil et murmura d'une voix qui sonna comme du velours noir :

— Et tant que je vivrai, Belœil, des preuves légales, des preuves que tu pourrais exhiber en cour, devant un jury... tu n'en auras pas !

Et il se tourna pour sortir.

Mais le téléphone sonna.

Belœil, pâle de rage à cette dernière remarque de Guy Verchères, décrocha l'appareil d'un geste brusque.

— Allô ?... Oui... Ah ?... C'est bon, j'y vais.

Guy Verchères ouvrait la porte.

Belœil l'arrêta de la main.

— Un instant, Guy ?

Belœil se tortillait sur sa chaise.

– Quoi donc ?

– Je... écoute, Guy, oublions cette petite discussion que nous venons d'avoir... Tu m'as toujours été très utile quand j'avais une cause difficile à résoudre... Tu as du flair... beaucoup de flair...

– Et tu as une cause difficile à résoudre ? Et tu veux que je m'en occupe ?

Belœil fit signe que oui de la tête.

Verchères se mit à rire.

– Tu es un drôle de bonhomme, toi.

Belœil était rouge, vert, et toutes sortes de couleurs.

– Évidemment, dit-il, si tu ne veux pas t'en occuper...

Verchères referma la porte qu'il avait commencé à ouvrir.

– Certainement que je veux collaborer avec toi. Donne-moi les détails.

Belœil se leva.

Il va falloir que j'aille les chercher les détails, je ne connais rien de la cause, c'est un crime qui vient d'être commis.

— Tu es impayable. Tu ne sais rien de la cause, et tu en parles comme d'une cause difficile.

Belœil eut un soupir.

— Je t'avais devant moi, autant te garder là. Si la cause avait été difficile et que j'aurais pas su où te rejoindre ?... Tu comprends ?

— Oui, je comprends... allons-y !

Et ils sortirent.

## II

C'est un policier en ronde qui avait découvert le crime.

Ou plutôt il avait été arrêté sur la rue par un jeune homme qui l'avait amené avec lui, et tous deux avaient découvert le cadavre...

Mais commençons par le commencement.

Le matin, vers dix heures, le constable Laurent Douville faisait sa ronde.

Le quartier était désert.

C'était une suite de rues parsemées de terrains vagues.

On n'y avait que peu construit, et la plupart des maisons étaient des bicoques informes, produits de la pauvreté des moyens et de la fertilité d'imagination de leurs constructeurs

Ici et là, au hasard de mauvais placements, des maisons beaucoup plus neuves.

L'une des rues parcourues par le constable était la rue du Royaume.

Malgré son nom royal et de sang noble, cette rue ne portait que quatre maisons, dans toute sa longueur.

Une maison assez neuve, puis, cinq terrains vagues plus loin, une mesure, et en dernier lieu, près du bout de la rue et voisinant étroitement, deux autres bicoques en mauvaise planche et en tôle de rebut.

Ordinairement, le constable marchait jusqu'au bout de cette rue, puis il traversait, par un sentier boueux, vers la rue suivante qu'il redescendait.

Ce matin-là, il arriva au coin de la rue du Royaume et s'apprêtait à la remonter quand un jeune homme s'approcha de lui.

Le constable remarqua qu'il était assis sur le perron de la maison neuve, et s'était levé à son approche.

Comme s'il l'attendait.

— Constable, dit le jeune homme, excusez-moi, mais je crois que ça vaudrait mieux si vous

veniez avec moi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le jeune homme pointa vers la masure voisine de la maison neuve, mais distante des cinq lots...

C'était une espèce de cabane assez grande, mais d'un étage seulement.

Un homme y vivait, que connaissait bien le constable Douville. Un type assez mystérieux, car on ne savait pas grand-chose sur lui.

Un jour il était arrivé, avait acheté le terrain pour une chanson, s'y était construit sa masure et depuis ce temps il vivait là.

Bon artisan, il tenait, dans la pièce d'en avant de la cabane, une espèce d'échoppe où il réparait tout ce qu'on lui apportait qui pouvait être réparé.

Articles en bois ou en fer, chaussures, horloges, moteurs, il réparait tout, économiquement, et il avait une clientèle considérable.

Sa renommée s'était répandue, et on venait de loin pour s'assurer ses services.

Souvent, le constable Douville entrait dans cette échoppe. Il causait avec son propriétaire, dont le nom était Michel Fiono, un Italien.

Et ce matin, le jeune homme, très pâle, pointait vers l'échoppe de Fiono en disant :

– Je crois que ce serait mieux si nous y allions ensemble, constable.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je crois qu'il y a du grabuge là-dedans.

– Quelle sorte de grabuge ?...

– Venez voir.

Et, suivant le jeune homme qui courait presque, le constable Douville se dirigea vers la mesure de l'Italien.

Le spectacle qui frappa ses yeux n'avait rien d'extraordinaire, aussi se tourna-t-il vers le jeune homme.

– Je ne vois rien de bien spécial, l'ami. La maison est fermée, les volets sont fermés, et la porte est verrouillée.

– La porte n'est pas verrouillée, ouvrez-la.

Le constable ouvrit la porte.

Et il vit immédiatement la cause de l'émoi de son informateur.

Fiono gisait sur le plancher.

Les vêtements défaits, à demi-nu, une blessure horrible à la tête, d'où coulait la cervelle sur le plancher.

L'Italien avait des brûlures partout où la peau était nue qui intriguèrent immédiatement le constable...

– Ouais, dit-il. Je crois que nous avons une jolie affaire devant nous. Je vais téléphoner aux quartiers généraux...

Et il sortit en hâte, suivi de jeune homme.

Dehors, il dit :

– Où puis-je téléphoner ?

– Chez nous, dit le jeune homme. Venez là. Et Douville s'achemina vers la maison neuve que lui montrait son compagnon. En chemin, il lui demanda :

– Comment te nommes-tu ?  
– Gérard Lamarche.  
– Et comment se fait-il que tu aies découvert le cadavre ?  
– J'avais besoin de faire réparer une montre. Je suis allé, et j'ai trouvé les volets fermés et la porte aussi, mais à tout hasard, j'ai ouvert et comme ça n'était pas verrouillé, j'ai trouvé ce que vous savez.

Le constable l'écoutait attentivement.

– Et c'est tout ?  
– C'est tout. Il était neuf heures, et d'habitude, il était toujours debout et l'atelier ouvert avant huit heures du matin.  
– Et tu n'as rien vu de suspect. Personne est venu à ta connaissance ?  
– Personne. Le laitier est venu vers huit heures, comme d'habitude, parce que j'ai vu sa voiture à la porte. Mais il est sorti aussitôt... Du moins je le crois.  
– Comment, tu crois ?

— Je l'ai vu partir, son panier de bouteilles à la main.

— C'est tout ?

— Oui.

Ils arrivaient à la maison.

Le constable téléphona à Belœil, et quinze minutes plus tard, soit vers dix heures et demie de l'avant-midi, l'escouade des homicides accompagnée du gentleman-cambrioleur de grand renom, Guy Verchères, dont Belœil venait d'enrégimenter les services, arrivait sur les lieux du crime.

Le constable Douville leur fit les honneurs de la cause.

Il leur donna le nom de la victime et son état civil.

Et en quelques mots il mit Belœil au courant des détails de la découverte du cadavre.

Belœil entra dans l'échoppe.

Les marques d'un combat restaient là.

Désordre et meubles renversés, tiroirs vidés de

leur contenu.

Et sur les murs, partout du sang.

Belœil montra ce sang à Verchères.

– Tu vois ça, le sang ?

Verchères fit un signe affirmatif.

– Ça ne vient pas de la blessure à la tête.

Celle-là a été fatale du premier coup. Il est tombé d'une masse. Il doit être blessé ailleurs.

Le coroner arrivait.

– Diable, il n'a pas été manqué, celui-là !

– Non, dit Belœil, il a été très brutalement assassiné.

Le coroner fit un examen superficiel du cadavre.

– Autant que je puis voir sans autopsie, le type est mort de la blessure à la tête. Mais il y a deux autres blessures qui me semblent avoir été causées par un couteau.

Et le coroner montra les pieds de la victime, ses cuisses et un avant-bras.

— Ici, des brûlures faites avec un fer rouge, dont le bout est rond.

Belœil se pencha.

Aucune erreur possible. Le cadavre avait été horriblement mutilé.

Et aucune erreur aussi le fait que Fiono avait été torturé avant d'être achevé d'un terrible coup à la tête.

— Mais pourquoi ? dit Belœil, pourquoi ?

Le constable Douville, qui était là, expliqua :

— Une rumeur courait dans le quartier que notre Fiono, vivant de peu, et gagnant des sommes raisonnables, avait amassé, dans les treize ans qu'il demeurait ici, une somme considérable qu'il gardait à la maison, ne se fiant pas aux banques.

Belœil hocha la tête :

— Ce serait donc la raison, le mobile du crime.' Le constable approuva :

— C'est probablement la raison, oui. Belœil se tourna vers Guy Verchères, resté silencieux

jusque là, mais dont les yeux voyaient tout.

— Et toi, Guy, tu vois quelque chose ?

Guy montra la pièce sordide.

— Je vois... tout.

— C'est beaucoup, ça ?

— Assez pour reconstituer le crime.

La pièce était sordide en effet. Sale, et en désordre. La mesure avait été construite de planches de rebut et de tôle ramassée au hasard des dépotoirs.

Le mur disjoint était bigarré et sale.

Ici et là, des calendriers poussiéreux.

Dans le coin, une tablette mal faite sur laquelle était disposée une statue du Sacré-Cœur.

Un établi occupait trois côtés de la pièce. Sur cet établi, des milliers de pièces de tout genre et de toute description, des outils, des boîtes d'écrous, et autre ferraille rouillée, poussiéreuse, sale.

Dans le milieu de la pièce, sur une tôle clouée dans le plancher, une vieille fournaise encore

chaude, et comme cheminée, un tuyau de tôle façonné à la main qui traversait le plafond et allait se perdre dehors.

Deux chaises bancales, à fond de paille. Sur la fournaise, une vieille bouilloire percée et graisseuse.

Sur le quatrième mur, une porte donnant sur l'autre pièce.

Celle-ci, un peu plus à l'ordre, ne contenait cependant qu'un grabat recouvert de vieux paletots en guise de couvertures.

Une petite commode d'une couleur étrangement surprenante : rosé, avec des appliqués bleus... et très propre, chose encore plus étrange.

Une armoire servait de penderie, et Belœil y trouva du linge miteux et crasseux, puant à dix pieds, et sur une tablette en haut, quelques victuailles.

Du sel, du poivre, une demi-livre de beurre, quelques conserves, et un quignon de pain.

Dans un pot, un reste de lait.

Suivi de Guy Verchères, Belœil revint dans l'autre pièce.

Le cadavre gisait toujours entre la fournaise et l'établi, sur le mur en face de la porte d'entrée, qui se trouvait dans un coin.

Guy Verchères s'arrêta devant le cadavre, et se tenant le menton, l'examina longuement.

— Voici, à mon idée, ce qui s'est passé.

Belœil s'approcha, tout oreilles.

— Voici. Michel Fiono vient à la porte, recevoir le laitier. Vois la pinte de lait non entamée qui est sur l'établi. Non loin, une carte de bons de lait. Le laitier repart, et l'assassin arrive. Michel le connaît, et l'accueille. L'inconnu menace Fiono, lui exige l'argent caché ici. Fiono, assez âgé, et ne voulant pas perdre le fruit de tant d'années d'économies, résiste. L'inconnu abat Fiono d'un coup de poing... regardez la mâchoire à droite. Contusion... Puis il ligote Fiono. Aux mains, aux pieds. Il fait chauffer, dans la fournaise, le tisonnier que voici...

Guy Verchères ramassa le tisonnier par terre et en ajusta le bout sur une des brûlures sur la peau nue de Fiono. Pas d'erreur, c'était bien ça. Les deux s'ajustaient parfaitement. L'arme et la blessure.

– Fiono revient à lui, et l'assassin le torture. Affreusement. Le nombre des brûlures en témoigne... Fiono a dû crier... Mais l'assassin n'a aucune pitié... il continue à appliquer dans la chair tendre l'outil terrible qui brûle en grésillant... qui calcine les chairs... qui arrache à Fiono le secret de la cachette...

Guy Verchères étendit le bras, montra les tiroirs vidés...

– Mais Fiono a menti à son assaillant, et celui-ci doit chercher, car la victime est inconsciente... Il trouve finalement. Et comme Fiono le connaît, il transperce l'Italien de deux coups de couteau. Voici l'arme.

Verchères montra le couteau sur la tablette au-dessus de l'établi. Il était plein de sang. Il continua :

– Puis, pour être bien sûr, il prend la masse derrière la porte, et défonce le crâne de Fiono... Requiescat in... Et puis il s'en va. Personne ne l'a vu. personne ne l'a reconnu, il est sauf... Il s'en va...

Verchères se tut.

Belœil remua un pied.

– Ouais... ben c'est ça, Guy, c'est bien le crime tel que je le vois, moi aussi...

Il se tortilla les doigts un instant.

– Mais pour tout ça, Guy, as-tu une idée, quelque chose qui te mette sur la piste ?

Guy Verchères haussa les épaules.

– Non. Franchement pas plus que tu en as. Bien des choses sautent aux yeux. D'abord que le meurtrier est grand.

– À quoi vois-tu ça ?

– La blessure sur la tête de Fiono est haute, sur le dessus de la tête. Seul un homme plus grand que la victime aurait pu frapper ainsi... Autre chose, le meurtrier a les yeux bruns.

Belœil sursauta.

— Ah, non, mon vieux, tire des déductions, mais ne te fiche pas de moi !

Verchères se mit à rire.

Il se pencha sur le cadavre et prit quelque chose entre les doigts serrés du mort.

— Vois, Belœil, vois ces cheveux ! As-tu déjà vu un homme ayant cette teinte de cheveux avoir autre chose que des yeux bruns ?

Belœil dut bien l'admettre.

— Autre chose, Guy ?

— Il faudrait questionner un peu.

Guy Verchères se dirigea vers la porte d'entrée, et se tint un instant sur le seuil.

Belœil vint l'y rejoindre.

Dans l'échoppe, les techniciens de l'escouade essayaient de déceler les empreintes digitales, prenaient des photographies, s'affairaient autour du cadavre de l'infortuné Fiono.

Il était midi, et la rue n'avait pas plus d'activité qu'à toute autre heure.

Deux enfants revenaient de l'école, sages et tranquilles. Comme amortis par cet étrange quartier aux maisons clairsemées et pauvres.

Guy examina les alentours.

Du doigt il montra à Belœil :

— Cette maison, celle-là, et celle-ci avaient une excellente vue de l'échoppe. Quelqu'un aurait pu voir qui est venu ici. Nous donner, sinon la clé de son identité, du moins un aperçu de son apparence.

Belœil hocha la tête.

— C'est peu probable, mais essayons !

Ils partaient quand un policier appela Belœil.

— Inspecteur, venez voir.

Dans l'échoppe, les policiers se tenaient en groupe autour d'un endroit du plancher. On avait reculé le cadavre et une empreinte de semelle apparaissait très claire dans la poussière un peu délayée par le sang.

Un grand pied, ce qui confirmait l'opinion de Guy quant à la grandeur de taille de l'assassin.

Chose remarquable, cependant, la semelle de ce soulier avait été ressemelée.

Et une pièce apparaissait.

Une pièce ronde, posée dans le côté extérieur de la semelle.

Belœil s'accroupit et regarda cette pièce.

Guy Verchères examinait aussi.

Il se releva.

— Le type qui portait cette chaussure a des oignons, des durillons. Il en a un droit là, sur le côté du pied. Sa chaussure use plus vite là, et en conséquence... la pièce.

Il regarda Belœil.

— Trouvez-moi, Théo Belœil, un homme grand, aux yeux bruns, qui était bien connu de Fiono, qui a un oignon au pied et qui marche du talon, et tu auras trouvé ton assassin... Ça devrait être facile.

Belœil se mit à ricaner.

— Facile ?

— Certainement. Assez facile. Nous allons

questionner un peu les voisins.

Belœil fit un geste de résignation.

– Comme tu voudras, mais d'après moi, ça ne vaut pas grand-chose.

Ils sortirent.

Verchères montra les deux bicoques au bout de la rue.

– Commençons par eux...

La première porte qui s'ouvrit révéla une pauvreté et une malpropreté comme Belœil n'en avait jamais vu.

Les yeux lui ouvrirent.

Guy Verchères ne montra aucune réaction.

Il entra au geste de la femme qui ouvrit.

– Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

Belœil regardait la pièce.

D'un regard circulaire, il embrassait toute la misère étalée ici, les meubles boiteux, les enfants sales et maladifs.

La femme qui leur avait ouvert, la mère sans

aucun doute, était vêtue d'une espèce de robe flottante, faite de mauvais coton, sans couleur, sans forme.

La femme était jeune encore, mais portait le poids de la misère sur son visage flétri, ses épaules courbées, son air miséreux.

— Vous êtes madame ?

— Madame Adélard Patry.

— Bon. Nous sommes de la police.

Elle eut un cri.

— C'est mon Adélard !

Mais Belœil eut un sourire rassurant.

— Non, madame, rassurez-vous, ce n'est pas pour lui...

La femme retomba dans son indifférence.

Un instant elle avait été éveillée, les yeux brillants, fiévreux même, et Verchères remarqua le reste d'une grande beauté qui voulait surgir à travers la misère et les privations.

Mais ce ne fut qu'un éclair, et elle redevint aussitôt morne et apathique.

– Alors c'est pourquoi ?  
– Il y a eu une tragédie chez votre voisin.  
– Chez Dupras ?  
– Non, l'autre voisin.  
– Ah, chez Fiono.  
– Oui.  
– Quelle sorte de tragédie ?  
– Il a été... assassiné !  
– Ah ?  
– Et nous cherchions, autour d'ici, quelqu'un qui aurait vu un homme entrer ou sortir de là...

La femme montra ses petits, son poêle.

– Moi, je ne vois rien de ce qui se passe dehors. J'ai tellement d'ouvrage. Seulement, il y avait un des petits qui était dehors à cette heure-là...

Elle se tourna vers une fillette d'environ onze ans, maigre, les yeux creux, qui regardait la police d'un air craintif.

– Hélène, as-tu vu quelqu'un entrer chez

Fiono, ce matin ?

— Non, seulement le laitier.

Verchères se caressa le menton.

Le gentleman-cambrioleur n'était jamais si heureux que lorsqu'il mettait toutes ses facultés au service de son flair et s'appliquait à trouver une solution à un crime.

— Tu n'as vu personne autre que le laitier ? demanda-t-il.

— Personne.

Et combien de temps le laitier est-il resté là ?

— Comme d'habitude, je pense bien.

— Mais combien de temps ?

La petite eut un petit haussement des épaules.

— J'sais pas. Dix minutes à peu près.

— Merci beaucoup, ma belle... merci.

Et il fit signe à Belœil de le suivre.

Dehors, après avoir pris congé de la pauvre femme, ils se consultèrent.

— Moi, dit Belœil, je suis d'avis que nous

n'avançons à rien. Il faudrait savoir si la victime avait des ennemis, si quelqu'un se serait vanté, dans les environs d'ici, de lui faire son affaire un jour.

Mais Guy Verchères ne voulait rien entendre.

— Je crois que pour ma part, je procédé de la façon logique. Et tu verras, tu verras, Belœil. Nous avons des preuves. Il ne s'agit maintenant que de trouver sur qui porter nos soupçons.

Belœil secouait la tête.

— Je tiens mordicus à ce que je te disais.

Alors Verchères céda :

— Soit, va de ton côté, et je vais aller du mien. Donne-moi cependant la permission de questionner les gens au nom de la police.

— Vas-y, vieux, à ton goût.

Et Belœil se dirigea vers la première rue transversale, où quelques magasins à la maigre clientèle ouvraient leurs chétives portes.

Verchères, de son côté, resta longtemps appuyé sur un poteau, regardant la rue, les

trottoirs, le paysage.

Puis il retourna chez la pauvre femme dont la petite fille pouvait donner des renseignements.

Une idée lui trottait dans le cerveau, et il voulait la préciser.

La femme vint de nouveau lui ouvrir.

En le reconnaissant, elle demanda :

– Vous avez oublié quelque chose ?

– Pas exactement, madame. Je voudrais causer encore un instant avec votre petite qui jouait dehors ce matin.

La femme se tourna vers l'intérieur de la maison :

– :Hélène, viens ici.

La petite s'approcha.

– Monsieur veut te poser une autre question.

Verchères s'accroupit sur ses deux jambes.

– Écoute, je ne veux pas te fatiguer, petite, mais je voudrais savoir autre chose.

– Oui, monsieur ?

— À quelle heure es-tu sortie ce matin, pour jouer ?

— Comme d'habitude, vers huit heures.

— Et à quelle heure as-tu vu arriver le laitier chez Fiono ?

— J'sais pas, à l'heure d'habitude, neuf heures à peu près.

— Et tu es entrée immédiatement ?

— Oh, non, j'ai passé l'avant-midi à jouer dehors.

— Où as-tu joué ?

La petite s'avança vers la porte, sortit sur le seuil, et montra le côté de la maison où il y avait un petit tas de sable.

— Là.

— Et tu n'as vu personne d'autre ?

— Personne. Il passe pas beaucoup de monde par ici. Quand il en passe on les voit tout de suite.

Verchères eut un sourire de satisfaction :

— C'est exactement ce que je pensais.

Il se releva, et prit de nouveau congé de la femme et de petite Hélène.

Mais comme il allait pour sortir, la femme lui demanda, un intérêt soudain dans les yeux.

— Comme ça, ça serait le laitier qui aurait fait le coup ?

— Je ne sais pas, madame. Vous avez entendu ce que dit votre petite ?

— Oui.

— Tirez vos conclusions.

La femme soupira, puis regarda son tablier un instant, releva la tête et partit pour dire quelque chose.

Mais elle s'arrêta, et dit d'une voix sourde :

— Bonjour, monsieur.

Verchères sortit et se dirigea vers la maison neuve, au coin de la rue.

Il devait, pour ce faire, passer devant la masure de Fiono.

Comme il y arrivait, un homme qui venait sur le trottoir s'arrêta devant la scène du crime.

L'homme était saoul, c'était évident, et il empestait la vieille bière à vingt pieds.

Il avisa Verchères.

– Comme ça, cher monsieur, y en a qui ont fait une job à Fiono... la tête défoncée hein ?...

Verchères dévisagea son interlocuteur curieusement, puis il se prit un air indifférent.

– Oui, c'est bien ça.

L'homme ivre se pencha vers Verchères.

– Moi, mon nom c'est Adélard Patry, pis j'veux assure que le séraphin à Fiono, y a bien mérité ça, c' qu'y arrive !

Verchères s'appuya sur le poteau devant la porte de la mesure du crime.

– Vous êtes Adélard Patry ?

– Oui.

– C'est vous qui restez là ?

Et Guy pointait vers la maison où il avait questionné la petite Hélène.

– Justement, monsieur, justement.

Verchères se redressa.

— Vous feriez mieux de voir à votre femme et à vos enfants plutôt que de boire comme ça...

Mais Patry balbutia...

— Fais une bonne affaire... bonne affaire, j'peux boire pis y manqueront de rien pour un bout de temps.

Verchères lui tourna le dos et entra dans la mesure.

Des policiers s'affairaient encore.

Verchères leur demanda :

— Trouvé quelque chose ?

— Non.

— Pas d'empreintes ?

— Une seule, à part celle de Fiono.

— Claire et nette ?

— Non.

Guy ressortit.

Il vit Patry qui s'en allait sur le trottoir, vers sa maison.

Il le regarda pensivement un bon moment, puis remonta la rue vers la première intersection.

Il était sûr de trouver Belœil dans ces environs, visitant des magasins, questionnant, interrogeant...

Il trouva Belœil au deuxième magasin.

Une épicerie.

Le gros Théo était appuyé sur le comptoir et causait avec l'épicier.

– Excuse-moi de te déranger, Belœil, mais je crois que je tiens quelque chose de tangible.

Belœil leva le sourcil.

– Tu as l'air plus de progrès que moi.

– Tu n'as rien ?

– Non.

Verchères se tourna vers l'épicier, un gros rougeaud, l'air bon enfant, qui souriait en regardant les policiers.

Ou ce qu'il croyait être des policiers.

Il était loin de se douter que l'un des hommes

était le gentleman-cambrioleur le plus connu de son temps, et le plus redouté à cause de sa grande intelligence.

Verchères lui demanda :

– Savez-vous quelle compagnie servait le lait chez Fiono ?

L'épicier s'essuya les mains sur son tablier.

– Certainement, le même qui me sert ici, la laiterie Saint-Constant.

– Et vous connaissez le laitier ? Celui qui livrait dans ce district ?

– Certainement.

– Il ne vous a jamais parlé de Fiono ?

– Non.

– Quelle sorte de type était-il, ce laitier ?

– Un bon diable. Un grand mince, assez jeune. Marié. Il me parlait souvent de ses enfants, de sa femme.

Belœil avait l'air intrigué.

– As-tu des indices qui te font croire que le

laitier est là-dedans, Guy ?

– Oui.

– Avec le nom de la compagnie, il sera facile de retracer le livreur du district.

Mais Verchères avait l'air moins certain.

– Franchement, Belœil, il se peut bien que ça ne soit pas si simple que tout ça.

– Non ?

– Non.

– Si par exemple, notre homme n'était pas...

Mais il fut interrompu par la porte qui ouvrit d'un coup sec.

Un policier fit irruption.

– Inspecteur Belœil, nous vous cherchons depuis une demi-heure.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Venez avec nous, nous avons trouvé quelque chose.

Et le policier sortit à la course, suivi de Belœil et de Verchères.

Une voiture de police était à la porte.

En une seconde Belœil et Guy étaient montés à bord, et on filait à toute allure.

— Allez-vous me dire à la fin, demanda Belœil, ce que vous avez trouvé ?

— Quelque chose qui devrait vous intéresser.

— Mais quoi ?

La voiture tourna un coin, et avant que le policier puisse répondre, Belœil vit bien ce qu'ils avaient trouvé.

Environ quatre rues plus loin que les lieux du crime, dans un buisson, une voiture de laitier abandonnée. Son cheval, attaché à un petit arbre, broutait sans s'énerver.

Près de la voiture, assis par terre, un homme se tenait la tête, et au-dessus de lui, un policier.

Belœil demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Verchères lui donna une explication immédiate.

— C'est une voiture de la laiterie Saint-

Constant ! C'est notre laitier !

Belœil se renvoya le chapeau en arrière.

– Bien oui !

Verchères continua :

– Et si je ne me trompe pas, cet homme a été attaqué, et laissé inconscient dans le buisson.

Le policier qui était venu chercher Belœil approuva.

– C'est exactement ça.

– On arrivait à côté de la voiture hippomobile.

Belœil sauta par terre.

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

Le policier montant la garde déclara :

– Ce livreur de lait prétend avoir été attaqué, à bonne heure ce matin. Il a été dévalisé, puis il a reçu un coup sur la tête. Quand il est revenu à lui, il était ligoté dans ce buisson, sa voiture était ici et le cheval, bien attaché broutait la bonne herbe.

– C'est tout ?

Le livreur leva la tête.

– Ce n'est pas assez ?

Belœil se mit à sourire.

– Comptez-vous chanceux que ce soit arrivé comme ça, autrement vous seriez dans de bien plus mauvais draps.

Puis se tourna vers Verchères.

– Viens examiner la voiture.

Mais la voiture, à l'œil nu, ne révéla rien.

Au bout d'un quart d'heure, Belœil descendit et ordonna à ses hommes :

– Vérifiez-moi tout ça pour les empreintes. Particulièrement la bride et le harnais du cheval.

Puis il ajouta :

– Vous m'apporterez ce rapport au bureau.

Et s'adressant à Guy :

– As-tu fini par ici ?

– Moi ? Non seulement j'ai fini, mais j'ai tout fini... Je sais maintenant qui est le coupable, et où le retrouver d'ici... (Il consulta sa montre), d'ici quatre heures.

Et avant de quitter le laitier, il se tourna vers le livreur de lait.

– Dites-moi, monsieur, à quelle heure avez-vous été attaqué, ce matin ?

– Vers huit heures, à peu près.

– Où ?

– Ici même, au coin de la rue.

Verchères regarda.

Il était évident que même si l'assaillant avait commis son forfait en pleine lumière, les buissons des terrains vagues le cachaient complètement, et nul, à part un passant, n'aurait pu le voir.

Verchères soupira, et marcha vers Belœil.

– Ce qui revient à dire, mon cher Théo, que le criminel le plus froidement réfléchi commet toujours des erreurs, et cela est dû au fait qu'étant criminel, il est en-dessous de la normale... Un imbécile, quoi ! Et il oublie TOUJOURS quelque chose...

– Excepté toi, dit Belœil.

— Je ne suis pas un criminel, moi ! s'exclama Verchères. Je suis un artiste.

Mais Belœil ne fit que ricaner.

Et ils se mirent en route dans la voiture de la police, vers les quartiers généraux, pour y compiler leurs indices.

\*

Mais Belœil y passa du temps inutile.

— Comprends-tu, Verchères, ce qui m'arrive. Je fais le tour des magasins, espérait trouver une piste. J'avais l'intuition que le crime avait été commis par quelqu'un au courant des habitudes de Fiono, de même que des réserves d'argent de l'Italien.

— C'est exactement le cas, affirma Verchères.

— Comment le sais-tu ?

— Écoute, Belœil, je t'ai dit que j'avais l'image complète du crime dans ma tête. Je suis moralement certain de l'identité de celui qui a

assailly le livreur de lait, et tué ensuite Fiono. Il ne me manque qu'une chose, la preuve évidente, légale, et suffisante. J'ai la preuve morale.

– Et qui est cet homme ?

– Je te le dirai quand j'aurai des preuves contre lui.

Il se leva.

– Veux-tu me faire parvenir la photo de l'empreinte trouvée sur les lieux du crime ?

– Est-ce que mes hommes ont trouvé une empreinte ?

– Oui. Une seule qui ne soit pas celle de Fiono.

– Où était-elle ?

– Je ne sais pas. En me faisant parvenir la photo tu me le laisseras voir. On t'aura fait rapport dans ce temps-là.

– Et en attendant, où vas-tu ?

– Je m'en vais, mon vieux, essayer de prendre mon homme au piège. Il m'a l'air facile.

Et sur ce, Guy Verchères sortit du bureau de

Belœil et se rendit chez lui.

Là il s'allongea sur son lit et dormit un somme

La nuit serait dure, et autant en profiter tout de suite en prévision des difficultés à prévoir.

Il dormit une heure.

Assez pour reposer, et pas assez pour lui embrouiller les idées.

À huit heures du soir, après avoir pris un bon bain, s'être rasé et avoir soupé confortablement dans un petit restaurant chic, il s'achemina vers le quartier où le crime avait eu lieu le matin.

Un homme l'intéressait.

Un homme seulement, Adélard Patry.

Et l'erreur de Patry ?

Celle d'avoir parlé du meurtre et de la victime à Guy Verchères.

Il avait dit :

« Comme ça. cher monsieur, y'en a qui ont fait une job à Fiono... la tête défoncée, hein ? »

Patry arrivait.

Il n'avait pas vu Fiono.

Il ne pouvait savoir l'état des blessures de l'Italien.

Il ne pouvait le savoir, à moins...

À moins d'avoir été présent... au moment du crime. Ce qui supposait.

Guy Verchères appuya un peu plus fort sur l'accélérateur.

Le crime lui apparaissait comme une chose toute simple.

Patry s'était levé ce matin-là.

Il était sorti, et avait rencontré le livreur de lait au coin d'une rue déserte.

Il avait assailli le livreur, et revêtu son tablier blanc.

Puis, sous le déguisement, il était descendu vers la masure de Fiono.

On blâmerait le laitier.

Patry savait que celui-ci serait vu, et que sous ce déguisement, le crime serait imputé à un autre.

Mais il avait commis une erreur.

Et cette erreur allait le perdre.

Verchères imaginait la conversation entre Patry et Fiono.

« Tiens, Patry, mon voisin ? Mais que faites-vous dans cet uniforme de laitier ? »

« Je suis à l'emploi de la compagnie depuis ce matin. »

« Vous ne saviez pas ? »

« Non, je ne savais pas. »

« Eh, oui, je suis avec eux depuis ce matin, et il m'ont donné la ronde couvrant ce quartier. Vous comprenez que ça fait mon affaire. »

« Tant mieux. Je suis bien content pour vous. Et maintenant, donnez-moi une pinte de lait. »

Et Patry aurait sorti de son panier une bouteille de lait et l'aurait déposée sur l'établi.

Pendant que Fiono, retourné et ne se doutant de rien, détachait un coupon pour le remettre au livreur, Patry empoigna Fiono aux épaules, le retourna et l'assomma d'un coup de poing.

Puis il lui arracha des vêtements et fit rougir un tisonnier dans la fournaise.

Quand celui-ci fut bien rouge, il appliqua sur la plante des pieds de Fiono.

La douleur fit reprendre connaissance à l'Italien.

Mais la douleur lui arracha aussi des hurlements de douleur.

Patry est impitoyable.

« Où est l'argent ? »

Mais Fiono endure sans céder son secret.

« Où est l'argent, dis-je ou je te tue ! »

Fiono résiste.

Patry continue à appliquer le fer.

Ici, là, partout où il y a de la peau nue.

Fiono crie et hurle, mais ne livre pas son secret.

Patry s'affole.

Il avait cru que l'Italien parlerait dès que la torture lui serait appliquée.

Patry est nerveux.

On peut remarquer que le laitier est ici longtemps.

On peut venir.

Un passant peut voir par la fenêtre.

Un client peut arriver.

Il jette le tisonnier par terre et se met à chercher.

Il tourne tout à l'envers et finalement trouve le magot.

C'est plus encore qu'il ne pensait.

Alors, il ne lui reste plus qu'une chose à faire.

Fiono, gisant sur le plancher, se tordant et hurlant de douleur, est un témoin terrible.

Il connaît Patry.

Et Fiono doit mourir.

Patry avise un couteau sur la fenêtre.

Il s'en empare et le plonge dans la poitrine de Fiono qui l'implore de l'épargner.

Mais l'Italien a un sursaut terrible.

Son effort fait voler les liens à ses pieds, et il se relève.

Mourant mais désespéré.

Patry a le temps de lui donner un autre coup de couteau.

Mais Fiono avance toujours.

Patry ramasse, par terre, une masse à manche de bois.

Il est beaucoup plus grand que Fiono. Il est même très grand.

Il en assène un coup sur la tête de Fiono, et celui-ci, terrassé, tombe, le crâne en éclat, une bouillie informe de sang et de cervelle coule sur le plancher.

Le crime est consommé.

Patry regarde partout, voit qu'il n'a rien oublié.

Il enlève son tablier et le serre sous son bras, car il est taché de sang.

Il sort et fouette le cheval pour regagner au plus tôt l'endroit où il a déposé le livreur de lait

inconscient.

Le livreur n'a pas encore repris connaissance.

Patry attache le cheval, et s'en va.

Il boit jusqu'à midi, et là revient chez lui.

Il va en ville, et trouve une taverne ouverte.

En passant, il rencontre Guy Verchères... On sait le reste.

Voilà comment, dans son esprit, Guy Verchères reconstituait le crime.

Et c'est en se basant sur une théorie qui en vaut bien une autre qu'il s'en va, ce soir, tendre un piège à Patry.

Personne n'a vu qui que ce soit autre que le laitier.

Sa petite Hélène (Ironie du sort que ce soit la propre fille de Patry qui ait fourni le premier indice sérieux)... affirme qu'elle n'a vu personne...

Qu'elle aurait vu quelqu'un, s'il en était venu.

Il est évident que Fiono connaissait son assaillant.

En comparant les heures diverses, on arrivait au résultat que seul le laitier pouvait être le coupable.

Mais comme le laitier, à ce moment-là, gisait inconscient, solidement ligoté, dans un fossé... ça ne peut être lui.

Ça ne peut être que celui qui, au hasard d'une rue solitaire, l'a assailli.

Et celui-là, ça ne peut être que Patry, dont la connaissance du crime est réellement remarquable pour un homme qui arrive de la ville.

Puisqu'à ce moment-là, PERSONNE dans le quartier ne pouvait connaître le crime à moins d'en avoir été un témoin... ou l'auteur.

Verchères parqua sa voiture devant un restaurant, à quelques coins de rue de la maison de Patry.

Son plan était déterminé.

Il sortit et marcha vers le coin.

Là, il s'immobilisa un bon moment.

Il regarda les alentours.

Voyant qu'il n'était pas observé, il descendit rapidement vers la maison de Patry, et lorsqu'il fut rendu dans une partie obscure de la rue, il enfila par le terrain, jusqu'à un buisson tout près.

Et là il se mit à l'affût.

Il s'agissait d'attendre...

Son attente ne fut pas indéfinie.

Vers huit heures et demie, la porte de la maison de Patry s'ouvrit, et Patry sortit, encore pas trop solide sur ses jambes, et il s'achemina vers l'intersection en haut de la rue.

Verchères lui donna une bonne avance, puis il prit à travers les terrains vagues.

Il réveilla plusieurs rats en repos, mais il rejoignit finalement sa voiture et la mit en marche.

Il avait perdu si peu de temps que Patry n'avait qu'une faible avance sur lui, et il le rejoignit sans misère.

Passant à côté de sa proie, Verchères, mettant

son plan à exécution, ralentit appréciablement, et fit signe à Patry d'embarquer.

L'homme marcha vers la voiture arrêtée, et ouvrit la portière.

— Oui.

Verchères lui demanda d'une voix enjouée :

— Vous descendez en ville ?

— Oui..

— Embarquez-vous ? Je m'en vais au coin Saint-Laurent et Sainte-Catherine.

— C'est justement là que je m'en vais, dit Patry d'une voix pâteuse.

— Embarquez, ça vaut mieux que les tramways.

— Certainement, avec ça qu'ils sont rares à cette heure-ci dans not' bout.

Patry embarqua, et s'installa aux côtés de Verchères.

La première partie du plan marchait à ravir.

Patry, bien innocent, s'était jeté dans la gueule

du loup.

Verchères l'avait eu, c'est le cas de le dire.

Ils filaient silencieusement vers le centre de la ville.

Patry, cuvant sa bière du matin, dodelinait de la tête et ne parlait pas. De temps à autre il jetait un regard furtif vers son conducteur.

De son côté, Guy Verchères ne s'occupait pas du tout de son passager.

Il le laissait suivant la vieille technique, venir à lui le gibier.

Au coin de Jean-Talon et de Saint-Laurent, Patry se décida à parler.

– C'est vot' char, ça ?

Verchères fit signe que oui.

– Un beau char.

Patry avait dit ça d'un ton bien convaincu, mais il était évident qu'il essayait de faire de la conversation.

Aussi il ne lui donna aucune chance.

Quelques coins de rue plus loin, il dit à son tour, en se tournant vers Patry.

– Ouf ! Il fait chaud.

Il s'épongea le front.

Et répéta.

– Il fait chaud ! j'ai soif.

Patry ne dit rien.

Vers la rue Mont-Royal, Verchères dit :

– Venez-vous prendre un verre de bière avec moi ? J'arrête à la première taverne. Ça n'a pas de bon sens, j'ai trop chaud.

Patry regarda son conducteur d'un air souriant.

– Certainement, ça me fera plaisir.

Verchères avait bien jugé son homme. Ce n'était pas le genre à refuser une occasion de boire quelques verres de bière.

Une taverne s'annonçait un peu plus bas.

Verchères freina, parqua sa voiture, et cinq minutes plus tard, ils étaient tous deux, Patry et lui, assis devant six verres de bière blonde au

savoureux collet.

Là encore, Patry, timide, n'entama pas la conversation tout de suite.

Verchères le laissa faire.

Puis, quand les verres furent vides, Patry trouva son occasion, et dit :

– Encore un peu de bière. Cette fois-ci, c'est moi qui paie... Ah, puis j'ai de l'argent !

En disant ces mots il sortait une énorme liasse de sa poche.

Verchères siffla.

– Diantre, vous êtes riche, vous !

Patry eut un petit sourire modeste...

– L'habit ne fait pas le moine, monsieur.

– J'vois ça.

– Faut avouer, continua Patry, que j'ai fait une petite... transaction, ce matin... un petit coup d'argent...

Verchères sourit.

– Dans ce cas-là, je vais vous laisser payer,

Vous avez franchement plus les moyens que moi,  
ce soir.

Il se leva.

— Vous allez m'excuser un instant, cependant,  
j'ai un téléphone à faire.

— Allez, allez, j'veux pas vous déranger.

Verchères se dirigea vers la boîte de téléphone  
public et plaça son appel.

— Allô, Belœil ? Bon. Je suis à la taverne  
Supra-Rex, rue Saint-Laurent, avec mon  
suspect... J'ai un verre dans ma poche, et ses  
empreintes dessus. Arrive ici, en vitesse, apporte  
les photos de comparaison. Il ne faut pas qu'il  
s'aperçoive de quoi que ce soit. Viens ici, entre  
sans façon, fais-moi signe, je te rejoins à la  
toilette et nous comparons... Amène un expert en  
empreintes avec ses appareils... ça marche ?

Belœil, à l'autre bout de la ligne, répondit :

— Ça marche.

Verchères revint à la table.

Patry dégustait sa bière.

Il était remarquablement sobre pour en avoir ingurgité autant.

Verchères s'assit en silence, et but à son tour.

Quelques fois, en attendant l'arrivée de Belœil, Patry essaya de nouer des bribes de conversation.

Mais il trouva son interlocuteur si songeur et distant qu'il se résigna à boire en silence.

Trente minutes.

Quarante-cinq.

Patry fortillait sur sa chaise.

Verchères ne disait toujours rien.

Puis Belœil entra.

Tout doucement, suivi de deux détectives dont l'un portait une boîte sous le bras.

Belœil fit un petit signe de tête à Verchères, et s'assit à une table.

Quelques instants plus tard, Verchères se leva, marcha vers la toilette, et y fut rejoint à quelques secondes d'intervalle, par Belœil et ses deux assistants.

Dans la toilette, la scène fut rapide.

Guy Verchères sortit le verre de sa poche. L'expert en empreintes sortit de sa boîte, un nécessaire à empreintes.

L'opération ne prit qu'un instant.

Belœil avait étalé une photo considérablement agrandie. On compara.

On compara et on mesura.

Puis Belœil releva la tête et dit à Verchères :

– Voilà c'est complet. Les empreintes sont du même homme.

– Vous en êtes sûrs demanda Verchères.

– Positifs, dit l'expert.

Verchères se gratta le menton.

– Et où étaient cette empreinte, dans la maison de Fiono.

Belœil se prit à rire.

– Au meilleur endroit possible...

– Où donc ?

– Sur le manche du couteau. Justement à

l'endroit qu'il fallait pour qu'on l'ait empoigné et laissé lempreinte de son pouce.

Verchères se frotta les mains ensemble.

– Nous tenons donc le bonhomme. Il a les poches pleines d'argent...

– Mais qui est-ce, Guy, qui est-ce ? demanda Belœil.

– Adélard Patry.

– Adélard Patry. Qui c'est ça ?

– Le voisin de Fiono.

– Lequel ?

– Celui qui a beaucoup d'enfants. Celui où on est allé ce matin.

– Pas la femme très pauvre, la bicoque, les enfants sales.

– Oui.

– Ah, mince alors !

– Drôle de vie, hein ?

– Et tu as tes preuves ?

– Oui.

– Tes preuves légales ?

– Certainement.

– Alors, allons-y ?

– Allons-y.

Et les quatre hommes sortirent.

Mais cette fois, Belœil et l'un des détectives avaient la main dans la poche droite de leur paletot.

Ils marchèrent en droite ligne vers la table de Patry.

Celui-ci eut une intuition.

Il comprit que quelque chose allait très mal.

Il se leva et voulut courir, mais une balle fut tirée, une balle qui traversa l'étoffe d'un paletot et qui vint fracasser la jambe de Patry.

Il s'abattit sur la tuile du plancher, et se mit à se plaindre, la tête entre les mains.

Belœil marcha vers lui...

Il le regarda longuement... puis se tourna vers Verchères.

Sa fuite est un aveu qui en vaut bien un autre.  
Il ne reste donc qu'à le mener aux quartiers-généraux...

Verchères leva la main.

– Belœil, tu es cruel. À l'hôpital, Belœil, à l'hôpital !

– C'est vrai. J'oubliais un instant qu'il était blessé.

Belœil donna des ordres, et quelques minutes plus tard, les curieux étaient repoussés, et une civière transportait le cadavre de Patry.

Verchères attira Belœil un peu en arrière, comme les policiers se dirigeaient vers leur voiture.

– Je vais te dire bonsoir ici, Belœil. J'ai... une visite à faire.

– Où ça ?

– Chez... madame Patry... Je crois qu'elle pourrait avoir besoin d'un peu d'argent... du réconfort. J'ai quelques dollars qui dorment inutiles en banque, je vais... les lui offrir... Ses petits ne méritent pas un tel père...

Belœil eut un bon sourire pour Guy  
Verchères...

– Guy, tu es un bandit... et puis, par ailleurs, tu  
es un gentleman... Sacré Verchères, va !



Cet ouvrage est le 563<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.